

Leblanc dit Drassin, David Leblanc dit Drassin, Louis D'Éfallette, Jacques David Hébert, Désiré Bourbonnais, André Papineau, François Xavier Prévost, Charles Roy, Joseph Roy dit Lapensée, Joseph Goyette, Michel Atary, Jean Morris-ette, Basile Roy, Jacques Goyette, Toussaint Rochon, François Xavier Pricur, David Gagnon, Samuel Newcomb, Jean Baptiste Truette, François Maurice Lepaillieur, Léandre Ducharme, Louis Guérin dit Dresseau, Jean Louis Thibet ou Thibert, Jean Marie Thibet ou Thibert, Joseph Guimond, François Xavier Guertin.

Vol.—Un vol audacieux a été commis dernièrement sous des circonstances assez extraordinaires. Voici le fait. Un individu, bien mis, âgé d'environ 20 ans, ne parlant ou prétendant ne parler ni le français ni l'anglais se présenta lundi dernier vers 6 heures du matin chez un cultivateur de St. Cathbert, et lui fit comprendre qu'il désirait se faire mener jusqu'à Montréal, l'autre consentit de conduire jusqu'à Lavallrie, moyennant la somme de 9 francs. Ce qui fut accepté de la part de l'étranger, et qui paya d'avance le prix convenu. Un jeune homme fut chargé de conduire le voyageur. Le long du trajet l'étranger fit prendre à son conducteur deux ou trois coups d'une liqueur qu'il avait dans une petite bouteille, et il en prit lui-même.

Entre Lanoraie et Lavallrie, le conducteur tomba dans un état d'engourdissement, au point que l'étranger le déposa sur la glace, où il demeura sans connaissance pendant plusieurs heures. Des gens qui l'aperçurent coururent à lui et ils eurent beaucoup de peine à le tirer de l'état de torpeur où il était. L'étranger avait-il mêlé quelque drogue soporifique à cette liqueur, ou avait-il magnétisé son conducteur, c'est ce qu'il est difficile d'expliquer, mais ce qu'il y a de certain, c'est que pendant que l'un reposait tranquillement sur la glace, l'autre décampa en toute hâte avec le cheval et la voiture. Il a été rencontré à St. Sulpice par le stage, mais il n'a pas été vu depuis. Il est sans doute passé les lignes, où il a disposé en faveur de quelques uns de nos bons voisins et du cheval et de la voiture. Le signalement de l'un et l'autre se trouve dans une annonce.

Minerve.

#### NOUVELLE-ÉCOSSE.

—Lord Falkland, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, a fait, dit-on, des ouvertures à M. Howe et Uniacke pour les engager à rentrer dans le conseil exécutif. Une conférence aurait eu lieu en conséquence entre les chefs du parti, et le résultat aurait été qu'on ferait de la retraite de M. Stewart et Aimon, du conseil, la condition de l'acceptation des offres de Son Excellence. M. Howe renoncerait ainsi au principe du gouvernement par un parti, et donnerait gain de cause à la politique de Lord Falkland, de gouverner par un conseil où tous les partis influents seraient représentés par leurs chefs. C'est aussi la politique professée par sir Charles Metcalfe dans ses réponses à diverses adresses.

Canadien.

#### BRIGITTE.

SUITE.

Mais il n'y avait pas à balancer. Joseph, qui n'avait encore rien d'assurer et qui n'avait eu que les dégoûts des commencements de sa profession, accueillait cet événement avec transport; il voyait la fin de ses embarras et l'ouverture d'un très-bel avenir. Ils en causaient sans cesse, lui et sa mère, il s'échauffait, il lui en faisait voir tous les avantages dont elle demeurerait d'accord; et quand elle représentait que pourtant Paris était le lieu le plus favorable à l'essor d'un jeune homme qui avait reçu une éducation aussi soignée, il ne voyait rien de plus aisé que de travailler cinq ou six ans à Bordeaux, d'y amasser quelque bien, et de revenir à Paris s'il se sentait en état d'y déployer des talents. Il parlait de ce voyage à tous ses amis: il n'avait plus à s'inquiéter de rien, sa gêne était finie, il s'en allait à Bordeaux chez des riches parents bien établis qui se chargeaient de lui et lui ôtaient tout souci de son avenir. M. Belliard lui écrivit à son tour pour le presser de partir, et lui détailla les agréments qu'il trouverait chez les Lagache, qui avaient deux maisons de campagne à lui offrir s'il voulait y loger seul.

Enfin Mme. Quesnel, après avoir longuement réfléchi et consulté ses amis, s'arrêta à laisser d'abord son fils s'établir là-bas avant de partir elle-même. Elle avait à vendre son mobilier, à remercier les gens qui lui donnaient encore à travailler, ce qu'elle ne devait faire qu'à la dernière extrémité; elle voulait tenir de son fils des détails sur la ville qu'elle allait habiter, et savoir si quelque raison impérieuse ne s'opposerait point absolument à son départ.

Il fut donc décidé que Joseph partirait seul. Il avait bien quelques relations ébauchées et quelques travaux commencés, mais il n'avait pas à s'en inquiéter en partant, puisqu'il allait trouver là-bas des avantages incomparables. Ici pourtant se représentait la même difficulté; il fallait même pour le voyage de Joseph une somme assez considérable; il lui fallait quelque bagage pour qu'il n'arrivât pas à Bordeaux dans un trop grand dénûment; Mme. Quesnel y mettait son amour propre de mère. De plus, comment ferait-elle elle-même pour vivre? Il était vrai qu'elle vivait de peu, qu'elle tâcherait de suffire avec son travail; il était encore vrai que Joseph lui enverrait bientôt sur ses économies de quoi l'alléger des frais du voyage. Mais enfin il fallait une certaine somme d'avance qu'on ne savait d'où tirer. L'abbé Truelle n'eut pas de peine à pénétrer de lui-même cette difficulté; il s'en alla chez son notaire, détourna mille francs de son modique capital, sa seule ressource, et les porta chez Mme. Quesnel. Mme. Q. touchée au dernier point, ne voulait pas accepter; mais elle était si sûre de rembourser bientôt qu'elle céda, elle qui n'avait jamais voulu s'en

deter, surtout envers son vieil ami, qui n'avait déjà que trop fait pour elle. Elle divisa cette somme selon ses calculs, mais elle fut encore obligée d'employer ses dernières ressources à faire le trousseau, parce que les dépenses s'agrandissaient à mesure et qu'elle ne voulait pas que son fils manquât de rien. Elle ramassa tout ce qui put servir en fait de linge; on commanda deux habitements complets au tailleur, qui voulait bien faire un peu de crédit; on rassembla les menus objets ayant quelque valeur qui pouvaient rehausser le modeste équipage du jeune homme, des bijoux de famille, un petit porte-feuille garni en argent que sa marraine lui avait donné pour ses étrennes, une cravatte de batiste brodée que son père n'avait jamais mise depuis le jour de ses noces, une canne à pomme d'or qu'il tenait d'un de ses amis; enfin Mme. Quesnel fit monter en épingle un brillant qu'elle portait au doigt, le seul bijou qui lui restât de son père. Elle mit la dernière main à ces préparatifs, et, quand il était difficile de compléter certaines nippes, dont le prix eût excédé pour le moment leurs moyens:—Va, disait-elle, ta tante trouvera bien à te prêter le reste, elle qui a des garçons. Nous sommes bien bons de nous inquiéter, tu ne manqueras de rien.

Il fallut de plus se munir de cadeaux pour ne point arriver les mains vides au milieu de la nouvelle famille; on acheta un livre d'heures pour la tante Lagache, des porte-cigares pour les jeunes gens, qui fumaient, quelques douzaines de gants de Paris pour la cousine. Les dernières sommes y passèrent, et l'on y eut point de regret, parce qu'on était convaincu que cet effort serait le dernier. Mme. Quesnel poussa le soin jusqu'à prendre des précautions pour les parties de plaisir dont Joseph serait accablé dans les premiers jours. Il fallut de gros souillers ferrés pour la chasse, une casquette élégante et commode pour le voyage et la campagne, des pantalons de toile pour les chaleurs. Ce fut bien autre chose encore pour les précautions du voyage: Mme. Quesnel craignait que son fils n'eût froid; elle lui procura une chancelière bien fourrée, elle fit redoubler son manteau, elle ajouta un coussin élastique pour s'asseoir commodément, un panier bourré de provisions et de toutes sortes de petits objets dont il pouvait avoir besoin, enfin une ceinture qu'elle cousit elle-même pour mettre la somme qu'il emportait en pièces d'or.

Joseph avait eu le dessein d'écrire pour prévenir sa famille de Bordeaux mais le jour du départ arriva, et il n'en eût plus le temps. Il se promit d'écrire en route. Si quelque chose put adoucir les adieux de Mme. Quesnel ce fut qu'ils ne se quittaient que pour peu de temps. Cependant elle ne faisait que pleurer; elle allait se trouver toute seule chez elle pour la première fois de sa vie, et voir partir son fils: c'était faire elle-même le premier pas hors de son pays.

L'occupation, le changement, la joie d'un voyage si longtemps souhaité, soutinrent Joseph. Sa mère et l'abbé l'accompagnèrent à la diligence; il pleura surtout quand le pauvre abbé se mit à dire: "Adieu, mon petit Joseph; je ne te verrai plus, moi, mais que le bon Dieu ait soin de toi!"

Il se jeta dans la voiture brusquement en étouffant des sanglots; mais sa douleur éclata quand il vit encore de loin sa mère et l'abbé qui lui tendaient les bras en pleurant. Il se détourna et trouva cruels ces cinq regards, de la voiture qui l'examinaient tandis que son cœur se brisait.—Eh quoi! était-il prêt à crier, ne voyez-vous pas que je quitte là tout ce qu'il y a de meilleur et d'aimable pour moi dans le monde?

Mais bientôt quelques propos joyeux de voyageurs le remirent. La voiture n'était pas à cent pas que ses larmes étaient séchées. Enfin, après quelques réflexions soutenues de beaucoup d'espérance, il redevint calme et content; il se représentait le bien-être où il courait, l'agrément du voyage; il allait voir des pays nouveaux, secourir sa mère, embrasser un état: il avait enfin dans sa petite ceinture de cuir, sa place payée, cent beaux et bons écus en pièces d'or.

Il fut vite au mieux avec les voyageurs, qui étaient par bonne fortune de braves garçons comme lui, des étudiants s'en allant passer chez eux les vacances; il ne pouvait mieux rencontrer: ce voyage fut une de ces parties joyeuses que l'on compte parmi les plus heureux moments de la vie. On riait, on soupait de compagnie, on buvait à chaque cabaret; on fit quelques folles dépenses, mais les jeunes gens ne s'en inquiétaient guère en rentrant chez eux, et Joseph, à son tour, pensait qu'il s'en allait chez ses parents de Bordeaux, où il n'aurait plus à s'embarrasser. Il fit par-ci par-là quelques saignées à sa ceinture de cuir.

Les voyag' urs virent d'abord que Joseph était un enfant gâté. Sa timidité dans les auberges, le grand soin qu'il attachait à de petites commodités, sa gêne quand on l'en privait, un peu de mignardise dans les paroles et les manières; son apparence délicate, sa mise soignée, en disaient assez là-dessus. On le croyait en outre d'une condition au-dessus de la sienne véritable. Il était chargé de superfluités dont il faisait part à tout le monde. Couvert de flanelle de la tête aux pieds, entouré de coussins, de poches, de portefeuilles, il n'eut pas manqué de passer pour ridicule s'il n'eût désarmé les gens par sa douceur extrême et sa gaieté; car il avait de l'esprit, une imagination très-vive de beaucoup de saillies, quoiqu'au fond assez mélancolique. D'ailleurs ses petits défauts répandirent autour de lui l'espèce d'intérêt qui s'y attache ordinairement.

Dans les intervalles de ces divertissements de la route, dans les moments de silence et de lassitude, la nuit surtout, quand l'agitation le tenait éveillé, il faisait mille châteaux en Espagne sur la situation nouvelle où il allait se trouver: son imagination s'égarait à loisir dans cet avenir inconnu et si proche. Si l'on s'explique bien l'influence de la pauvreté sur les ca